

NORME ET DUPE RIENT

par Sandra Meshreky

Université Paris 8, département de psychanalyse, 2010

Introduction

Depuis que « *Le moi n'est pas maître dans sa propre maison*¹ », norme et dupe rient, sans le chat telles des souris. Sur la même surface dansent avec elles, tour à tour mâles et femelles, toutes les négations. Au point qu'on ne sait plus qui est la dupe de qui : « *Être, n'être pas non-dupe, est-ce que ça se ramène à être dupe?*² ».

C'est cette question que nous tenterons non pas de résoudre mais de traverser en interrogeant la norme chez les êtres sexués de la dupe et du non dupe jusqu'au genre nouveau de l'être-pas-non-dupe. Nous voudrions que, selon ses propres règles, l'enjeu lui-même se déplie en jeu dehors : un pur effet de signifiants par lequel nous n'aurions plus qu'à nous laisser duper.

ÊTRE DUPE



LA DUPE SOCIALE

La norme capitaliste

- la loi du maître

On est toujours dupe d'une loi. Reste à savoir laquelle. La loi du plus grand nombre est celle du maître, qu'on le nomme Papa, Dieu, Patron, Iphone, etc. En ce sens, et à condition que la norme se réduise au plus grand nombre, être normal, c'est obéir au discours du maître.

Le « *maître moderne, que l'on appelle capitaliste*³ » fait passer l'esclave de la dialectique hégélienne au prolétaire marxiste. **Être dupe consiste alors à bien exécuter son travail.** « *Qu'on soit arrivé à industrialiser le désir, on ne pouvait rien faire de mieux pour que les gens se tiennent un peu tranquilles, hein ?*⁴ ».

- l'objet d'échange

Si le capitalisme repose en effet sur cette 'industrialisation du désir', c'est que son discours est moins la version moderne du discours du maître que son substitut. Sur le schème lacanien, il suffit de permuter le sens des flèches, et le sujet avec le signifiant-maître, pour que tout tourne autour de l'objet.

En amont de la chaîne productive, l'objet est le sujet qui se fait instrument de travail. Et même un instrument interchangeable. « *Une dupe, c'est quelqu'un que quelqu'un d'autre exploite*⁵. »

En aval, la plus-value emprunte la forme scientifique du plus-de-jouir pour convaincre le consommateur qu'il détient dans la multiplicité l'unique objet perdu de son désir : « *La dimension du semblant est introduite par la fondamentale duperie dénoncée comme telle par la subversion marxiste (...) c'est autour de l'argent, autour du capital comme tel, que joue le pivot de la dénonciation qui fait résider dans le fétiche ce quelque chose qui est à remettre à sa place par un retour de la pensée, en tant qu'il est très précisément semblant*⁶. »

La norme mâle

- l'hommoinzun

La « *norme-mâle*⁷ » fonde en un Witz la normale autour du complexe de castration. Ce mâle est la figure de celui qui en institue la loi universelle. Il est le père de la horde primitive qui jouit de toutes les femmes et qui, de mythe en complexe, devient le père symbolique qui jouit seul de la mère.

Si « *le complexe d'Œdipe a une fonction essentielle de normalisation*⁸ », c'est que chacun a à se positionner en fonction de cet interdit du père pour y trouver son propre « *mode, sinon normal, du moins normatif*⁹ ». En un sens, chacun doit résoudre sa manière de « *se faire la dupe... du père*¹⁰ ».

Dans le clan fermé des hommes, le père est donc l'exception qui confirme la règle. Il se dérobe à la loi qu'il fonde. Il est cet 'au-moins-un' non castré qui détient le phallus. Sauf à en subvertir l'écriture en un autre Witz : 'l'au-moins-un', c'est le semblant de 'l'hommoinzun', un plus qui n'est qu'un moins.

Le phallus est le fantasme qui soutient le réel du manque. Car le phallus, ça n'existe pas. Ou du moins, ça existe en tant qu'absent, et en tant qu'on en parle. Le phallus désigne un signifiant, un signifiant pur, entièrement coupé de sa signification. C'est le signifiant privilégié du désir. Or, le désir est manque. « *Ce qui s'appelle le phallus*¹¹ » est justement le signifiant du manque, de la castration.

- la pas-toute

D'exception, il n'y en a qu'une. Du côté féminin, il ne saurait en effet y avoir de mère fondatrice d'un ensemble de femmes. La femme n'existe pas dans

l'universel phallique. Elle existe une par une, soumise ou non à la loi. La femme n'est pas-toute phallique.

Mais sa jouissance autre redistribue la différence des sexes bien au-delà de l'anatomie. Car « *le complexe de castration trouvé comme phase normative de l'assomption par le sujet de son propre sexe*¹² » insiste moins sur le genre du sexe que sur l'idée qu'il lui soit propre.

En fait, « *quand on est mâle, (...) on peut aussi se mettre du côté du pas-tout. Il y a des hommes qui sont aussi bien que les femmes. Ça arrive.*¹³ » L'homme est avant tout un 'parlêtre'. Et c'est sa manière de prendre position dans le langage qui le détermine comme masculin ou féminin ; la façon dont il s'organise autour des signifiants.

Or, la femme prête son genre à la dupe, avec « *l'accent que met le dictionnaire pour préciser qu'elle est du féminin. La dupe est là*¹⁴. » La duperie est donc du côté du pas-tout. Si la dupe erre, c'est notamment parce qu'elle use d'une certaine liberté vis-à-vis de l'interdit. La dupe, c'est « *la femme dont j'ai dit enfin que c'était bien là le type même de l'errance*¹⁵ ». La femme est un type, oui. Et le féminin est l'attitude de tout être parlant qui choisit de se laisser duper.

Peu importe, donc, ce qui dupe, du moment que ça dupe. Nous commençons à pressentir que le choix de **la dupe ne porte pas tant sur un bon ou mauvais maître, que sur la bonne ou la mauvaise façon d'y croire**. Sur la manière, en d'autres termes, de se laisser duper vraiment.

LA DUPE MORALE

La charité

- celle qui agresse

Depuis Platon, la norme c'est le Bien. L'impératif kantien y ajoute la perspective chrétienne de la Raison. Et la norme devient morale.

Nous oublions alors volontiers que « *notre civilisation est construite sur la répression des pulsions*¹⁶ » et qu'en réalité « *l'homme n'est pas un être doux (...) au contraire (...) il compte (...) une très forte part de penchant à l'agression*¹⁷. »

La haine originaire, qui émerge au stade du miroir, participe nécessairement à la construction narcissique du sujet. Et dès lors il y aura toujours une « *relation évidente de la libido narcissique à la fonction aliénante du je, à l'agressivité qui s'en dégage dans toute relation à l'autre, fût-ce celle de l'aide la plus samaritaine*¹⁸ ».

Ainsi, pour parer « *les contrecoups agressifs de la charité*¹⁹ » qui ne manquent pas de resurgir tôt ou tard, il existe une solution, que Lacan propose non sans ironie : « *la dimension du : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Soyez-en dupe, vous n'errerez pas*²⁰ ».

- celle qui décharite

Dupe et non dupe s'opposent comme le recto et le verso d'une même feuille. Et l'autre solution est déjà à la frontière mouvante du non-dupe : « *Un saint, pour me faire comprendre, ne fait pas la charité. Plutôt se met-il à faire le déchet : il décharite²¹.* »

Le saint dont il est ici question est l'idéal de l'analyste dans la cure : c'est ce que l'analyste tend à être pour l'analysant sans pour autant y parvenir, et qui n'est autre qu'un déchet. L'analyste feint de s'incarner comme l'objet perdu de l'analysant pour que le manque cause, et fasse causer, son désir.

L'amour

- le semblant de phallus

Être dupe, c'est aussi, et peut être essentiellement, être amoureux.

Certes, le phallus n'existe pas. Mais ce n'est pas parce qu'on ne peut pas dire quelque chose qu'on ne peut pas essayer toujours et encore de le dire quand même. Et n'avoir pas ou n'être pas quelque chose n'empêche pas de vouloir le donner, ou de faire semblant de l'être. Bien au contraire. C'est même pour Lacan, la définition de l'amour : « *Ce dont il s'agit pour l'homme selon la définition même de l'amour, donner ce qu'on n'a pas, c'est de donner ce qu'il n'a pas, le phallus, à un être qui ne l'est pas²².* »

Tout le jeu amoureux réside dans ce semblant. L'homme fait semblant d'avoir le phallus en place du pénis. La femme fait semblant de le croire. Et même d'être ce phallus, en tant qu'elle se fait, elle aussi, objet de désir.

- et autres semblants amoureux

Comme au temps de l'amour courtois, le semblant moral conte fleurette à la dupe amoureuse. Pourvu, par ce flot de paroles, qu'il lui fasse croire encore qu'il la désire non pas comme un objet, et même seulement comme une partie d'objet, mais comme le sujet qu'elle se sent être.

L'amour réussit ce que révèle l'angoisse. A l'endroit où tout s'inverse, ce dont il s'agit d'être dupe, c'est du fait qu' « *aimer, c'est vouloir être aimé²³.* ». Être dupe, c'est alors se garder d'être l'amant éconduit qui tel « *Alcibiade vend la mèche de la tromperie de l'amour, et de sa bassesse²³.* »

ÊTRE NON DUPE



LE NON DUPE DE LA STRUCTURE

La structure de l'inconscient

- l'insu

De la dupe au non-dupe, le passage réversible ne marque pas une différence sexuée mais une simple translation de surfaces. « *Je dis tout de suite : le non-dupe. Est-ce que c'est parce que, ce qui est pointé du non, c'est neutre? (...) le pluriel, d'être non marqué, fait vaciller complètement cette référence féminine*²⁴. »

La négation elle-même de l'un à l'autre se promène. Rester dupe, c'est ne pas vouloir savoir. La dupe sait ce qu'elle ignore. C'est bien entendu la définition de l'inconscient. Mais qui peut aller jusqu'à faire de l'ignorance une norme, et de la norme, un symptôme : « *il y a une autre forme de défense (...). C'est la défense qui consiste à ne pas s'approcher de l'endroit où il n'y a pas de réponse à la question. On est plus tranquille comme ça et, somme toute, c'est la caractéristique des gens normaux. Ne nous posons pas de questions*²⁵. »

En voulant effacer un savoir incongru qui menace de la différencier des autres, la dupe névrose la norme, et inversement. La psychanalyse est alors moins un traitement thérapeutique qu'un savoir sur cet insu.

- l'ad-errant

Ignorance et savoir ne sont pas absolus mais relatifs à une structure. Ils varient selon des degrés différents du savoir. Ou plutôt du non-savoir. Il s'agit en effet d'être « *dupe de la structure*²⁶ ». Et cette structure n'est autre que l'Inconscient.

Se faire la dupe de l'Inconscient, c'est savoir qu'on ne sait pas. C'est se rendre à cette évidence. On ne peut pas ne pas être dupe de l'Inconscient. Qui s'en croirait non dupe ne le serait que davantage. Quand bien même on ne pourrait plus être dupe de tous les semblants, on resterait toujours dupe de l'Inconscient.

L'Inconscient est le dernier maître. Celui auquel on doit se soumettre : « *Il faut être dupe, c'est-à-dire coller à la structure*²⁷. » Et on y colle comme un amoureux transi : « *ce que j'ai voulu vous dire cette année à propos des non-dupes qui*

errent, ça veut dire que : qui n'est pas amoureux de son inconscient erre²⁸.» Car l'inconscient est aussi le dernier garde-fou, celui qui impose l'adhérence contre l'errance.

Comme un langage

- la parole

Si notre inconscient est structuré comme un langage, là où nous croyons parler, c'est lui qui nous parle. Nous n'en sommes que les effets et c'est au fond la seule norme qui vaille : *« Bien plutôt que de se servir d'un discours pour fixer au monde sa loi et à l'histoire ses normes, ou inversement, il [mon discours] se met à cette place où d'abord le sujet pensant s'aperçoit qu'il ne peut se reconnaître que comme effet du langage²⁹.*»

Et l'effet du langage, c'est l'euphémisme de son reste. Quelque chose dont on voudrait en vain se débarrasser. Le langage est la maladie incurable du parlêtre qui détruit sur son passage la certitude de la norme. *« Comment est-ce que nous ne sentons pas tous que des paroles dont nous dépendons nous sont, en quelque sorte, imposées ? C'est bien en quoi ce qu'on appelle un malade va quelquefois plus loin que ce qu'on appelle un homme bien portant. La question est plutôt de savoir pourquoi est-ce qu'un homme normal, dit normal, ne s'aperçoit pas que la parole est un parasite, que la parole est un placage, que la parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé³⁰.*»

Par sa seule nature, l'être parlant est condamné à être dupe : *« tout ce sur quoi s'étend là conquête de notre discours revient toujours à montrer que c'est une immense duperie³¹.*»

- l'écriture

La dupe est toujours lettrée. Elle s'en remet en effet à une loi, et la loi est écrite. La dupe sociale, fidèle à la loi du plus grand nombre, fait ainsi un usage univoque et performatif des signifiants.

La dupe de l'Inconscient joue davantage sur leur ambivalence. Mais elle ne déroge pas moins à la loi de l'écriture. Bien au contraire. Structuré comme un langage, l'Inconscient peut être déchiffré, même et surtout à la lettre. *« Dans ces deux termes mis en mots, des noms du père et des non-dupes qui errent, c'est le même savoir dans les deux. C'est le même savoir au sens où l'inconscient, c'est un savoir dont le sujet peut se déchiffrer³².*»

Dans l'identité phonématique, seule l'écriture fait la différence ; *« ce n'est pas le même sens, seulement pour des raisons d'orthographe³³.*» La bonne dupe est peut-être alors seulement celle qui se fait dupe de la bonne écriture.

LE NON DUPE ERRE

Nulle part

- la pulsion de répétition

La dupe obéit à la loi. Et la loi file droit. La loi est prévisible. Et la dupe sait où elle va. Faisant fi de la division du langage, elle croit en ce qui est dit ; « *ce sont les non-dupes, ceux qui ne jouent pas le jeu d'un discours, qui se trouvent en passe d'errer*³⁴. »

Que se passe-t-il en effet pour 'ceux qui ne jouent pas le jeu du discours'? D'abord, ils perdent le sens du nom du père. Sans dette à lui régler, ils sont désespérément libres. Ils tournent, et tournent en rond sur eux-mêmes. L'identique se répète. Et la répétition, c'est la mort.

De fait, « *C'est au royaume des morts que 'les non-dupes errent'*³⁵ ». Et **parmi ceux qui ne jouent pas le jeu du discours il y a ceux qui se taisent. Qu'est-ce à dire pour un parlêtre sinon mourir?** Et se taire, n'est-ce pas aussi passer à l'acte, parfois jusqu'à sa conséquence la plus ultime ?

Mais ne soyons pas dupes : 'ceux qui ne jouent pas le jeu du discours', ce sont aussi les dupes. Pour autant, nous le verrons, que bien trop sérieuses, elles ne jouent pas du tout. Et ne se distancient pas de la loi. La norme n'en est pas moins alors répétition et mort. En grec, *norma* signifie bien l'équerre, ce qui ne penche ni à droite ni à gauche. C'est ce qui se tient au juste milieu, immobile, sans mouvement ; bref, c'est ce qui est mort. La loi à laquelle s'accroche la dupe, toujours la même, est tout autant lettre morte.

Si donc « *Errer résulte de la convergence de error, (...) avec le verbe iterare (...) répéter*³⁶ », la dupe erre pareille au non-dupe. C'est à s'y perdre. Mais de la bonne façon. Car parler d' « *une erre poussée jusqu'à l'erreur*³⁷ », c'est tout de même laisser entendre qu'à la bonne heure, la bonne erre existe. Au-delà du principe de plaisir, dupe ou non, on erre d'autant plus qu'on cède à la répétition. L'en-deçà consiste peut-être alors à se faire tour à tour dupe et non-dupe de lois nouvelles.

- Le réel du nœud

Le Réel est « *le domaine de ce qui subsiste hors de la symbolisation*³⁸ ». Le Réel est hors image et hors signifiant. C'est l'impossible à dire, qui tient à la structure même du langage. Et pour le parlêtre, l'impossible à dire, c'est aussi et surtout l'insupportable. Voilà pourquoi « *La bonne dupe, celle qui n'erre pas, il faut qu'il y ait quelque part un Réel dont elle soit dupe*³⁹. »

Si le non dupe erre, c'est qu'il est tombé dans un trou du Réel. Le non dupe, c'est celui qui, happé par le vide, ne peut plus se le cacher. C'est celui qui ne peut plus faire semblant de faire exister le Réel. En fait, le non-dupe ne peut plus faire tenir ensemble les trois ficelles du nœud borroméen, parce qu'il s'aperçoit que celle du

Réel manque, et a toujours manqué. Mais alors tombe avec lui le monde qu'il s'était construit.

Le non-dupe, c'est donc aussi le fou. Dès lors, folie et normalité ne se définissent plus que dans un rapport de nœud fait ou défait : « *j'ai défini la normale en ce sens que c'est fait de telle façon que ça ne peut que rendre fou, quand il y en a un, des trois ronds, qui claquent*⁴⁰. »

Au fond, c'est-à-dire en surface, c'est tout bête. Aussi bête que la huppe prise au piège par sa prétendue stupidité, et qui prête gentiment son étymologie à la dupe. Après tout, même et surtout si 'tout le monde' n'existe pas, le non-dupe n'a qu'à faire comme tout le monde : jouer avec des bouts de ficelle sans se poser trop de questions. « *Pour opérer avec ce nœud d'une façon qui convienne, il faut que vous vous fondiez sur un peu de bêtise. Le mieux est encore d'en user bêtement, ce qui veut dire d'en être dupe*⁴¹. »

Quelque part

- dans l'Autre

L'Autre désigne moins quelqu'un que quelque part : « *l'Autre est le lieu où se constitue celui qui parle avec celui qui écoute, c'est tout à fait autre chose que de partir de l'idée que l'Autre est un être*⁴². » Celui qui erre, s'il n'a nulle part où aller, est probablement celui qui n'a pas d'Autre. Pas d'Autre pour l'entendre. Pas d'Autre à qui le dire.

Car si l'Autre est le lieu de la parole, celui qui erre soit se tait, soit utilise le langage de la mauvaise façon. À moins que ce ne soit le langage qui l'utilise. « *Ça parle dans l'Autre*⁴³. » Le langage me précède toujours déjà. Je suis parlé chronologiquement. Et structurellement : l'Autre est le lieu d'une autre scène ; « *l'Autre est le lieu de cette mémoire qu'il [Freud] a découverte sous le nom d'inconscient*⁴⁴. »

L'Autre est donc aussi le lieu de mon désir, inconnaissable, et qui en cause le manque. Quelque part, l'Autre est une place vide. Mais quelle différence alors avec nulle part ? Presque rien, et presque tout. Le quelque part est un trou délimité par des bords plutôt que par rien. Ça ne me dit pas où, mais ça m'indique à peu près par là dans quel état j'erre. Plus ou moins vers l'Autre.

- toujours ailleurs

On suit et on est toujours la loi et la dupe de quelqu'un. Norme et dupe ne sont pas absolues mais relatives à L'Autre. Si on ne peut pas ne pas être dupe, la liberté se déplace sur le choix de cet Autre.

Mais l'Autre, toujours ailleurs, se déplace avec elle. À force de répétition, la duperie s'efface. Si bien que pour continuer à être dupe et ne pas errer, il faut sans cesse changer d'Autre.

À moins de changer seulement sa relation à l'Autre. Car l'Autre, par définition, est toujours Autre. Son désir est insaisissable. Et avec lui le mien. Alors pourquoi ne pas poser sans cesse sur lui un regard nouveau ?

N'ÊTRE PAS NON DUPE



LA DOUBLE NÉGATION

Du manque

- non non

« *Les non-dupes errent, ça ne veut pas dire que les dupes n'errent pas. (...) c'est introduire par cette affirmation que les non-non-dupes pourraient bien, sans plus, ne pas errer. Mais déjà, ceci nous introduit à la question que pose la double négation*⁴⁵. » Du 'ne' explétif à 'ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire' en passant par le 'pas-sans', l'être-pas-non-dupe se promène avec la même double négation.

« *C'est une sorte de négation redoublée, qui est celle par laquelle nous pouvons approcher cet emploi tout à fait radical de la négation*⁴⁶. » Redoubler une négation, c'est à la fois l'annuler et insister sur elle. C'est s'approcher de ce qu'elle révèle en le cachant, mettre en évidence sa nature voilée.

En fait, la double négation est la forme de l'Inconscient, qui est bien moins quelque chose à démasquer que ce masque lui-même ; « *Telle est l'affirmation inaugurale, qui ne peut plus être renouvelée sinon à travers les formes voilées de la parole inconsciente, car c'est seulement par la négation de la négation que le discours humain permet d'y revenir*⁴⁷. »

Ainsi, la question n'est pas de savoir si dupe et non dupe se différencient par l'ajout ou le retrait de la négativité de l'errance. Il s'agit plutôt d'accéder à une duperie d'un autre niveau. Puisqu'on ne peut être ni tout à fait dupe, ni tout à fait non dupe, autant s'essayer à n'être pas non dupe. Et s'aventurer, tel le bien nommé Dupin, à être in-dupe à l'envers.

- quand le manque vient à manquer

Le redoublement du manque consacre celui de la négation. « *Quand (...) le manque vient à manquer. (...) si tout d'un coup vient à manquer toute norme, c'est-à-dire ce qui fait l'anomalie comme ce qui fait le manque, si tout d'un coup ça ne manque pas, c'est à ce moment-là que commence l'angoisse. Essayez d'appliquer ça à bien des choses*⁴⁸. » La norme est présentée ici comme un manque, le manque nécessaire qui en creuse le désir. Et c'est au fond tout ce que le sujet désirant demande. L'essentiel étant de « *ne pas perdre de vue ce qu'il y a de vrai derrière ce leurre. Qu'on me normalise ou pas mes objets, tant que je désire, je ne sais rien de ce que je désire*⁴⁹. »

À l'inverse, celui qui n'est pas dupe d'une norme erre à ne manquer de rien, ni donc de personne. Il erre à ne pas manquer de quelque chose, de quelqu'un : « *il ne suffit pas d'être dupe pour ne pas errer! J'ai dit : les non-dupes errent, encore faut-il n'être pas dupe de n'importe quoi. Et même faut-il être dupe spécialement de quelque chose*⁵⁰. »

À ne manquer de rien, le non dupe erre de sa plénitude. Et il succombe à la seule certitude que lui permet le savoir barré : l'angoisse. Si n'être pas dupe, c'est céder au vide de l'angoisse en le niant, n'être pas non dupe consiste peut-être à le traverser en l'acceptant.

Car faire du manque un objet et même répéter ce manque, c'est en signer résolument toute l'importance. Le sujet humain est marqué de toutes parts du sceau du manque. Et la psychanalyse est le discours qui restitue sa place au manque.

Du semblant

- le semblant de semblant

La double négation du semblant est dans le titre-même du XVIII^{ème} séminaire de Lacan. « *D'un discours qui ne serait pas du semblant, pose que le discours, comme je viens de l'énoncer, est du semblant*⁵¹. » Le semblant tient dans le conditionnel. Si tout discours est du semblant, la seule liberté du parlêtre consiste à faire semblant de ne pas l'être.

Même et surtout s'il n'en est plus dupe. Ainsi, le non-non dupe, c'est celui qui à la fin de l'analyse, pour autant que l'analyse ait une fin, refait semblant d'être dupe. Il se fait dès lors la dupe des semblants. C'est-à-dire des images. Car le semblant est un jeu spéculaire. En le redoublant, L'être-pas-non dupe en use comme d'un faux-semblant. Il joue avec les images, et leur semblant d'unité, en se laissant jouer d'elles.

Le non-non dupe, c'est la dupe d'après. Tel Cypher, dans *Matrix*⁵², qui reprend sciemment la pilule du fantasme. Pour boucher le trou du Réel, l'être-pas-non-dupe se réinvente son fantasme. Contre la circularité de l'errance, il télécommande son propre « arrêt sur images ».

- le jeu de dupes

Dupe et non dupe sont menacés pareils du danger de sérieux. Ce qui les distingue, ce n'est pas tant la norme qu'ils se donnent que leur rapport à elle : « *cette histoire de sérieux est elle-même au cœur de la question. Ce qui caractérise un sujet normal, c'est précisément de ne jamais prendre tout à fait au sérieux un certain nombre de réalités dont il reconnaît qu'elles existent*⁵³ ».

Du côté de la dupe sociale, par exemple, « *si un homme qui se croit un roi est fou, un roi qui se croit un roi ne l'est pas moins*⁵⁴. » Le normopathe est ainsi ce nom qu'une certaine psychanalyse⁵⁵ donne à celui qui, prenant la norme trop au sérieux, souffre de ne pouvoir s'en distancier. Quant à la psychose, Lacan la définit parfois justement comme le fait de prendre au sérieux son discours intérieur : « *l'aliéné incarne pour beaucoup, et sans même qu'il se le dise, là où ça nous conduirait si nous commençons à prendre les choses au sérieux*⁵⁶. » Enfin, du côté de la névrose, l'hystérique souffre tout autant de son absolu sérieux quant à l'existence du phallus.

En ce sens, la résolution du complexe d'Œdipe consiste en l'acceptation du semblant, et du jeu. N'être pas non dupe, c'est parier dans le néant. S'adonner à une sorte de pari néo-pascalien où, ne pouvant plus être dupe d'un au-delà, on se laisse duper par le présent.

Les nouvelles dupes font de leur loi une simple règle du jeu, qui ne sert à rien d'autre qu'à jouer. C'est dire que les nouveaux parlêtres jouent avec les règles du langage jusqu'à leur inversion spéculaire. Car plus on rit, plus on est de dupes.

L'A-NORME ANALYTIQUE

La norme particulière

- la norme une par une

La norme analytique est un oxymore qui tire son sens de sa propre contradiction. « *Il faudrait tout de même se poser d'abord la question de savoir si nous pouvons employer la notion de normal pour quoi que ce soit qui soit à l'horizon de notre pratique*⁵⁷. » La question importe plus que la réponse, pourvu qu'on ne cesse de la poser.

Car si la norme œdipienne est une référence constante de la psychanalyse, elle est en rupture radicale avec les autres normes. C'est la norme la plus particulière qui soit, « *même s'il est universel que cette particularité se rencontre chez chacun des êtres humains*⁵⁸ ».

La norme analytique, si elle existe, existe une par une, en fonction du mode de jouissance de chaque parlêtre, phallique ou toujours autre. C'est une norme pas-toute, qui remet en cause la totalisation. Face à un monde ordonné, capitalisé, autour de l'Un phallique, elle ouvre à la singularité de l'Autre comme Autre. Dès lors, à un discours universel dominant, tout être parlant peut opposer sa particularité. Sa seule façon d'exister en atteste et relance, inlassablement, le débat.

- la norme du *a*

L'a-norme, c'est la norme marquée du petit *a* privatif : une norme qui n'en est pas, et qui en même temps, tourne autour de l'objet *a*. Et puis l'objet *a*, ce n'est pas un objet. C'est « *l'objet des objets*⁵⁹ », à la fois en deçà et au-delà de tous les autres objets de désir.

Si la norme est si particulière, c'est qu'elle est structurellement liée à l'objet *a* comme cet objet inconnaissable et toujours déjà perdu. De l'objet *a*, chacun ne garde que des traces dans le langage, des restes de mots intimes, indissociables de la langue qui attache ensemble le mot et la chose.

Le petit *a* trahit la certitude de la norme. Son impératif catégorique fuit par le vase percé du désir. Sa cause nous parvient toujours déjà comme pur effet de langage. « *Je ne suis moi-même rien d'autre que la suite d'un tel discours. Dans mon discours même, je témoigne de ce à quoi conduit l'épreuve de cette disjonction, c'est-à-dire, selon toute apparence, à rien qui la comble, ni qui permette de l'espérer réduire jamais en une norme, en un cosmos*⁶⁰ ».

La norme poétique

- habiter le langage

Le langage nous habite autant que nous l'habitons. Entre dupes et non dupes, tout n'est dès lors qu'une différence de contrat d'habitation avec les signifiants. Il y a la dupe névrosée, qui s'en autoproclame propriétaire. Il y a le psychotique, qui se laisse envahir par eux. Jusqu'à s'en faire expulser parce qu'il n'a pas payé sa dette. Et à trop errer, le non-dupe devient un sans-abri du langage. L'être-pas-non-dupe flâne quant à lui du côté de la poésie.

La poésie ne se réduit pas à son œuvre esthétique. Il existe un acte poétique qui lui restitue son sens étymologique : ποιησις, du grec ancien, action de faire. Entrer en poésie, c'est précisément adopter une certaine façon de faire avec le langage. La poésie est une façon de se comporter avec les signifiants, de se laisser prendre par leur effet.

En ce sens, la poésie est la manière dont nous cohabitons avec le langage. La manière d'accepter d'en être le simple locataire, susceptible à tout instant d'y être délogé. Se laisser habiter par les signifiants, les agir plutôt que les subir. Jouer avec eux. Leur faire dire toujours autre chose que ce qu'ils prétendent désigner. Faire jouer la multiplicité de leur sens. Laisser surgir l'image. De métaphore en métonymie, condenser et faire glisser les signifiants de l'un à l'autre dans la chaîne signifiante, comme glisse le désir lui-même. S'approcher, par le jeu des mots, les traits d'esprit, au plus près du réel indicible. Tenter de faire chanter ensemble le sens et le son. Telle est l'attitude poétique.

- la poésie analytique

Quelle autre *Invitation au voyage* la cure propose-t-elle ? « *C'est à savoir que pour tout ce qui est de la vie et du même coup de la mort, il y a une imagination*

qui ne peut que supporter tous ceux qui, de la structure, se veulent non-dupes, c'est ceci : leur vie n'est qu'un voyage⁶¹.» L'analyse fait de la vie un voyage de vacances.

Elle est ce voyage lui-même : une traversée du langage sur son erre de jeu. Un glissement du jouer au jouir, à la lettre près du signifiant. Un chemin de paroles parcouru à cloche-pied quand, après avoir subi les paroles de l'Autre, on tente d'agir les siennes, puis on rencontre le manque et on finit par en rire.

L'errance analytique est la *Bohême* de celui qui s'amuse du trou du petit *a* dans son « *unique culotte* ». Et qui, au hasard de ses rencontres, se laisse toujours surprendre par l'altérité créatrice.

Conclusion

Divisé par le langage, le parlêtre oscille en permanence entre la dupe et le non-dupe. C'est dire qu'il ne peut pas ne pas errer. « *Le dire, c'est se fier à quelque chose qui, probablement, nous dupe. Mais, n'en être pas dupe, ça n'est rien qu'essuyer les plâtres du non-dupe, soit ce que j'ai appelé l'erre⁶².* »

L'analyse autorise alors un jeu entre les deux. Le jeu au double sens d'amusement et de place vide.

Par-delà le trait d'esprit, si norme et dupe rient, c'est peut-être aussi pour couvrir le sérieux de l'errance du sans-abri. Celui qui, prenant à la lettre l'exclusion du lieu de l'Autre, en vient à dormir dehors. Seule la psychanalyse semble pouvoir poser sur lui un Autre regard. Et lui permettre de se réapproprier un lieu en passant, avant tout, par le lieu de la parole.

¹ S. FREUD, *Une difficulté de la psychanalyse*, 1917 - in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*- Folio - p.186

² J. LACAN, Le séminaire livre XXI, *Les non-dupes errent*, 1973-1974 – non paru - 14 mai 1974

³ J. LACAN, Le séminaire livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, 1969-1970 – Seuil – p. 34

⁴ J. LACAN, *Intervention à la Scuola freudiana à Milan*, 4 février 1973 - ouvrage bilingue : *Lacan in Italia / En Italie Lacan*, 1978 - La Salamandra - p. 78

⁵ J. LACAN, Le séminaire livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, 1968-1969 – Seuil- p. 208

⁶ J. LACAN, Le séminaire livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 1970-1971 – Seuil - p. 164

⁷ J. LACAN, *Entretien à la télévision belge*, 1972

⁸ J. LACAN, Le séminaire livre V, *Les formations de l'inconscient*, 1956-1957 – Seuil – p. 162

⁹ J. LACAN, Le séminaire livre VIII, *Le transfert*, 1960-1961 – Seuil - p. 238

¹⁰ J. LACAN, *Joyce le symptôme*, 1975, *Autres Ecrits* - p. 570

¹¹ J. LACAN, S18, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* - p. 84

¹² J. LACAN, *D'une question préliminaire ...*, 1955 - *Ecrits II* – Points Essais – p. 21

¹³ J. LACAN, Le séminaire livre XX, *Encore*, 1972-1973 – Points Essais – p. 97

¹⁴ J. LACAN, S21, *Les non-dupes errent* – 13 novembre 1973

¹⁵ J. LACAN, Le séminaire livre XXII, *R.S.I.*, 1974-1975 – non paru - 11 mars 1975

¹⁶ S. FREUD – *La morale sexuelle...*, 1908 - *La vie sexuelle* – PUF - p. 33

¹⁷ S. FREUD – *Le malaise dans la culture*, 1929, PUF - p.53

¹⁸ J. LACAN, *Le stade du miroir...*, 1949 - *Ecrits I* – Points Essais – p. 98

¹⁹ J. LACAN, *L'agressivité en psychanalyse*, 1948 - *Ecrits I* – Points Essais – p. 106

²⁰ J. LACAN, S21, *Les non-dupes errent* – 18 décembre 1973

²¹ J. LACAN, *Télévision*, 1974 – Seuil – p. 28

²² J. LACAN, S5, *Les formations de l'inconscient* - p. 351

²³ J. LACAN, *Du « Trieb » de Freud...*, 1964 - *Ecrits II* – Points Essais – p. 333

-
- ²⁴ J. LACAN, S21, *Les non-dupes errent* – 13 novembre 1973
- ²⁵ J. LACAN, Le séminaire livre III, *Les psychoses*, 1955-1956 – Seuil – p. 227
- ²⁶ J. LACAN, S21, *Les non-dupes errent* – 13 novembre 1973
- ²⁷ J. LACAN, S21, *Les non-dupes errent* – 13 novembre 1973
- ²⁸ J. LACAN, S21, *Les non-dupes errent* – 11 juin 1974
- ²⁹ J. LACAN, S16, *D'un Autre à l'autre* – Seuil- p. 159-160
- ³⁰ J. LACAN, Le séminaire livre XXIII, *Le sinthome*, 1976-1977 – Seuil – p.95
- ³¹ J. LACAN, Le séminaire livre X, *L'angoisse*, 1962-1963 – Seuil - p. 93-94
- ³² J. LACAN, S21, *Les non-dupes errent* – 13 novembre 1973
- ³³ J. LACAN, S21, *Les non-dupes errent* – 13 novembre 1973
- ³⁴ J. LACAN, S22, *R.S.I.*– 19 novembre 1974
- ³⁵ J. LACAN, *Préface à l'Eveil du printemps*, 1974 - *Autres Ecrits*, p. 562
- ³⁶ J. LACAN, S21, *Les non-dupes errent* – 13 novembre 1973
- ³⁷ J. LACAN, S21, *Les non-dupes errent* – 20 novembre 1973
- ³⁸ J. LACAN, *Réponse au commentaire de Jean Hyppolite*, 1954 - *Ecrits I* – Points Essais –p. 386
- ³⁹ J. LACAN, S21, *Les non-dupes errent* – 11 décembre 1973
- ⁴⁰ J. LACAN, S21, *Les non-dupes errent* – 11 décembre 1973
- ⁴¹ J. LACAN, S22, *R.S.I.*– 17 décembre 1974
- ⁴² J. LACAN, S3, *Les psychoses* – p. 309
- ⁴³ J. LACAN, *La signification du phallus*, 1958 - *Ecrits II* – Points Essais – p.167
- ⁴⁴ J. LACAN, *D'une question préliminaire ...*, 1955 - *Ecrits II* – Points Essais – p. 53
- ⁴⁵ J. LACAN, S21, *Les non-dupes errent* – 14 mai 1974
- ⁴⁶ J. LACAN, *Réponse à une question de Marcel Ritter*, 1976 - *Lettres de l'École freudienne*, n°18
- ⁴⁷ J. LACAN, *Réponse au commentaire de Jean Hyppolite*, 1954 - *Ecrits I* – Points Essais –p. 386
- ⁴⁸ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 53
- ⁴⁹ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 98
- ⁵⁰ J. LACAN, S21, *Les non-dupes errent* – 11 décembre 1973
- ⁵¹ J. LACAN, S18, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* - p. 19
- ⁵² Andy et Larry WACHOWSKI, *Matrix*, 1999
- ⁵³ J. LACAN, S3, *Les psychoses* – p. 86
- ⁵⁴ J. LACAN, *Propos sur la causalité psychique*, 1946 - *Ecrits I* – Points Essais – p. 170
- ⁵⁵ Joyce MCDUGALL, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, 1978 - Gallimard
- ⁵⁶ J. LACAN, S3, *Les psychoses* – p. 140
- ⁵⁷ J. LACAN, S8, *Le transfert* - p. 379
- ⁵⁸ J. LACAN, Le séminaire livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, 1959-1960 – Seuil – p. 33
- ⁵⁹ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 248
- ⁶⁰ J. LACAN, S16, *D'un Autre à l'autre* – Seuil- p. 297-298
- ⁶¹ J. LACAN, S21, *Les non-dupes errent* – 13 novembre 1973
- ⁶² J. LACAN, S22, *R.S.I.* – 8 avril 1975